

À la naissance d'Erich Goldschmidt en 1924, Reinbek, dans le Holstein, tout au nord de l'Allemagne, était encore un petit village, mais où venaient s'établir de plus en plus de fonctionnaires ou d'employés. Presque tous travaillaient à Hambourg, comme précisément le père d'Erich qui était, à cette époque déjà, conseiller à la cour d'appel de la ville. Il s'y rendait plusieurs fois par semaine et rédigeait ses jugements dans le train. Il était connu au tribunal pour ses compétences juridiques et pour les brins de tabac qu'il laissait partout entre les pages de ses dossiers. Vu son âge, il aurait plutôt dû être le grand-père de son fils, car il avait déjà cinquante et un ans à sa naissance et sa femme quarante-deux. Après ce premier enfant, elle avait fait plusieurs fausses couches.

Erich avait une grande sœur qui, bachelière à dix-huit ans, avait été l'une des toutes premières étudiantes de l'université de Hambourg. Jusqu'à l'âge de quatre ans, Erich profita de l'exclusive attention et de l'émerveillement de ses parents, plus que ravis de cette « naissance tardive ». Toute la parentèle fut convoquée à plusieurs reprises pour venir admirer l'enfant miraculeux. Erich

avait une nounou qu'il paraissait seulement supporter, à laquelle il ne posait pas de problème, mais qu'il semble toujours avoir tenue à distance.

Un jour, au bout d'un certain temps dont il eut peut-être le sentiment qu'il n'avait pas été long, sa mère se mit à rester au lit plus souvent ; Erich dut se douter de quelque chose. Mais lorsque soudain on se mit à courir à travers toute la maison, que le téléphone ne cessa de sonner, qu'il fut laissé seul et que la grande sœur lui jeta un coup d'œil en passant, il comprit tout de suite que son règne était fini. Le 2 mai 1928, son petit frère Jürgen-Arthur vint au monde. Peu à peu, son espace personnel lui fut dérobé alors que son environnement familial restait pourtant le même. Dans la chambre d'enfant, les couleurs avaient changé, entre son petit lit à barreaux blancs et le mur ce n'étaient plus les mêmes. Tout avait reçu comme une imperceptible secousse. Les voix des parents avaient pris une sonorité différente, souvent tendue ou même soucieuse. Ils n'étaient plus là seulement pour lui. Il entendait de plus en plus souvent prononcer le prénom de son petit frère et de moins en moins le sien. Il n'avait plus le monde pour lui tout seul, tout ce qui s'offrait à saisir, à rouler, à pousser ou à tirer était menacé d'être soudain coupé par ce sac à cris. C'était bruyant, strident, ça hurlait, geignait, pleurait sans interruption. Jusque-là tout avait été lisse, régulier, conforme aux attentes. Il avait devant lui toute l'étendue du chemin à parcourir ; à présent, à moins qu'un adulte lui tînt la main, le chemin lui était barré.

Il était déjà grand – presque cinq ans : assez pour savoir de quelle façon l'espace libre s'étendait devant lui. Tout à coup, ce trajet qui lui avait semblé sûr était coupé par ce je-ne-sais-quoi imprévisible. Le monde s'était inversé,

tout était menacé par cet autre, ce malvenu qui venait de débarquer à l'improviste, qui gâchait et embrouillait tout. Le petit frère avait d'abord dormi dans la chambre des parents, mais après quelques mois, on avait mis son lit chez Erich, dans la chambre d'enfants.

Un jour les parents, par exception, mangent ensemble dans la grande salle à manger de style Biedermeier dont deux fenêtres donnent au nord. Un rare silence règne dans la maison ; par les fenêtres ouvertes entre le murmure des branches de bouleau dans le vent. Soudain, comme mû par une intuition, le père se lève d'un bond et grimpe les escaliers : le garçon était parvenu à s'extraire de son lit d'enfant et se tenait, une aiguille à tricoter à la main, le bras déjà levé, tout près du berceau du bébé, prêt à lui crever les yeux. Des années durant, ce fut le grand sujet de conversation familiale, et dès que le petit frère se mit à parler, on lui rabâcha cette histoire ; à chaque dispute la tentative d'agression revenait sur le tapis, les parents s'en faisant mutuellement le reproche. Ils se réconcilièrent en renvoyant la bonne.

Il en résulta une agitation nerveuse permanente avec claquements de portes et jérémiades. Elle imprégna leur enfance à tous deux et chacun chercha à en faire son profit. La bonne d'enfant renvoyée fut remplacée par Nana, la fiancée du concierge d'en face. C'était une femme volumineuse, rassurante, d'une famille de dockers de Hambourg. Elle devint bientôt indispensable. Ce fut comme si elle ramenait le petit Erich dans son espace propre. Mais toutes les initiatives en ce sens étaient aussitôt interrompues par l'irruption de la mère. Sitôt que le silence régnait dans la chambre d'enfants, elle s'y précipitait, croyant voir déjà

l'aiguille à tricoter. Elle s'occupait d'autant plus d'Erich qu'elle avait deviné ses pensées et savait tout de lui, elle était comme entrée en lui. Elle l'emmenait dans le grand jardin et lui montrait toutes les fleurs qui bordaient le gazon, les campanules et les jacinthes. Dans le potager elle lui expliquait les différents légumes et herbes, alors que la bonne d'enfants, elle, s'était contentée de tricoter.

Tout était déjà occupé autour de lui, où qu'il se tournât on dressait des murs aveugles qui le cernaient. Il aurait voulu tout repousser des deux mains, mais sa mère se serait affolée, irritée ; il y avait toujours quelqu'un avec lui, Nana ou la grande sœur. Son ressenti de lui-même lui donnait de l'assurance : les objets, le paysage, le petit bosquet avec les chaises de jardin métalliques au siège percé de trous ronds, les hêtres, la clôture, tout ce qu'il voyait, il pouvait s'y fier. Comme il avait confiance en eux, il maniait les objets avec un soin tout particulier. Ses jouets gardaient toujours belle allure, restaient comme neufs ; la moindre rayure que put y faire par la suite le petit frère le mettait au désespoir. Chaque jouet était pour lui le monde entier. Tout s'effondrait, il souffrait de tout son corps et suffoquait. Désormais, chaque fois qu'il jouait, il avait peur que son petit frère ne vienne tout gâcher.

Ce frère cadet ne faisait que mettre le désordre. Quand ils jouaient avec le train miniature, il renversait les wagons, abîmait tout, et quand Erich, hors de lui de désespoir, se mettait à le frapper, le petit frère hurlait tellement que leur mère se précipitait, caressait le petit et grondait le grand qui ne pouvait pas se défendre contre son cadet, talentueux hypocrite sachant jouer les victimes mieux que quiconque. Jürgen-Arthur savait tout détourner astucieusement à son profit, il était menteur et fourbe. Très

vite, il avait appris comment se décharger de ses propres manques sur son frère. Depuis que ses parents se faisaient ainsi du souci, Erich pouvait de moins en moins compter sur leur protection, aussi se referma-t-il sur lui-même et fit tout comme on l'attendait de lui : surtout ne pas se faire remarquer, tout le monde devait tout de suite s'apercevoir qu'on pouvait lui faire confiance. Lisse et inaccessible, il se mettait lui-même à l'abri. Tout en lui était propre et impeccable, il n'avait jamais de taches sur ses vêtements. Personne ne devait pouvoir lui faire des reproches ou le prendre à partie. Il était parfait à tous égards ; l'enfant dont tous les parents rêveraient, mais en qui fermentait une violence extrême, le bras prêt à frapper.

Il avait à peine besoin de se donner du mal pour que tout reste en ordre ; ce qu'il lui fallait, c'était de la régularité. Des surfaces planes et unies le rassuraient. Déjà quand il était un petit garçon il n'aimait pas qu'on débarrassât la table ou qu'on bougeât une chaise dans la pièce, tout devait rester en place. Jamais il ne se salissait en mangeant. Tout était une déception pour lui et il se réfugiait dans le coin le plus secret de lui-même.

C'était un excellent élève, son instituteur à l'école primaire félicitait son père chaque fois qu'il le rencontrait dans la rue. Il s'appelait Lindemann et fut également le premier instituteur du petit frère. En 1936, il avait adhéré au NSDAP¹ à cause de ses six enfants.

Depuis octobre 1934, les deux garçons savaient que leur père n'allait plus à la gare tous les matins, ils l'avaient désormais toute la journée pour eux tout seuls. Erich

1. Le Parti national-socialiste des travailleurs allemands.

avait tout de suite compris que quelque chose n'allait pas. Les voix changeaient sur leur passage, des visiteurs ne venaient plus.

Leur père passait désormais le plus clair de son temps dans son bureau où il avait installé son chevalet. Peintre du dimanche passionné, il allait sur le motif dans la forêt proche pour capter la nature telle qu'elle était. Il avait été suspendu de ses fonctions, et Erich avait eu honte. Peut-être y avait-il tout de même eu un problème. Son père avait évité d'expliquer la raison de son renvoi. Le garçon ne pouvait rien savoir du « rétablissement de la fonction publique allemande¹ ». Il n'avait jamais entendu parler de « non-aryens » ; des Juifs en revanche, oui, dans l'Évangile ou par le pasteur Fries à l'« école du dimanche² ». Il avait encore été confirmé par le même pasteur, mais son petit frère, lui, n'eut plus le droit d'aller à l'office destiné aux enfants, le nouveau pasteur avait trop peur des nazis et quelques élèves avaient regardé Jürgen-Arthur sans qu'il comprît pourquoi. Peut-être l'enviaient-ils parce qu'à Pâques, il allait entrer au lycée, la Sachsenwaldschule, où son grand frère avait déjà été admis. Pourtant, le soupçon lui en était venu peu à peu : avait-il quelque chose à voir avec les Juifs ? Les Juifs, c'étaient, dans l'Évangile, les personnages qui entouraient Jésus.

À la maison, il ne pouvait pas non plus se fier à sa mère avec laquelle tout allait toujours de travers. Quand on comptait sur elle, elle avait disparu. Se confier à elle

1. La loi de « rétablissement de la fonction publique », promulguée le 7 avril 1933, excluait de celle-ci toute personne d'origine juive.

2. Le catéchisme protestant.